



Le sexe du locuteur est-il un facteur de variation linguistique? Revue critique

Author(s): Agnesa Pillon

Source: *La Linguistique*, Vol. 23, Fasc. 1 (1987), pp. 35-48

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/30248552>

Accessed: 22/08/2011 06:22

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *La Linguistique*.

<http://www.jstor.org>

LE SEXE DU LOCUTEUR EST-IL UN FACTEUR DE VARIATION LINGUISTIQUE? REVUE CRITIQUE¹

Agnesa PILLON

Université de Mons - Hainaut, Belgique

Le propos de ce texte est de faire l'analyse des hypothèses et démarches dominantes dans le champ des études relatives à la question des rapports entre langage et sexe. Il ne s'agira donc pas d'en faire une revue complète : le nombre de publications, anglo-saxonnes pour la plupart, consacrées à cette question est absolument impressionnant, surtout depuis la parution de l'ouvrage de Robin Lakoff, *Language and woman's place*², qui a, de façon quelque peu provocatrice, attiré l'attention des sociolinguistiques, peu préoccupés jusque-là de la variation sexuelle.

Par ailleurs, on abordera plus particulièrement le domaine des études de la variation linguistique liée au sexe du locuteur, telle qu'elle peut s'observer dans nos sociétés occidentales. Cette précision implique en fait deux restrictions. En premier lieu, il ne sera pas question ici des observations, extrêmement nombreuses, qui, dès le xvi^e siècle, ont fait état de différences dans le parler des hommes et des femmes de sociétés archaïques; explorateurs et missionnaires d'abord, anthropologues et ethno-linguistes ensuite, ont ainsi rapporté d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, de nombreuses descriptions de langues où hommes et femmes parlaient de façon différenciée. Si ces observations ont focalisé l'attention de nombreux chercheurs et sont, aujourd'hui encore, fréquemment citées dans le cadre de l'étude des rapports entre

1. Je tiens ici à remercier Marie-Louise Moreau pour les précieuses remarques apportées à une première version de cet article.

2. Robin Lakoff, *Language and woman's place*, New York, Harper & Row, 1975.

langage et sexe³, elles ne s'inscrivent cependant pas dans le cadre actuel des questions sur la variation sexuelle; au contraire, la recherche actuelle (après 1970) a dû se constituer en rupture très nette avec les méthodes et concepts sous-jacents à ces enquêtes ethnolinguistiques. En effet, tant que l'on a polémique autour de ce que l'on considérait alors comme des bizarreries exotiques et primitives, on ne s'est pas intéressé sérieusement à une éventuelle différenciation linguistique fondée sur le sexe dans les langues européennes; plutôt que de promouvoir la recherche de la variation sexuelle dans nos sociétés, ces observations ont eu pour effet d'occulter pendant longtemps les différences dans les sociétés qui se veulent avancées. Cet intérêt ne s'est en fait réellement manifesté qu'à la suite de la conjonction de deux facteurs : d'une part, l'émergence de la sociolinguistique dans le champ des études linguistiques, et, d'autre part, le développement de la conscience féminine et l'affirmation des mouvements féministes, animés de revendications sociales, certes, mais dénonçant aussi la domination de l'homme par et dans la langue. Le deuxième aspect qui ne sera pas développé ici est d'ailleurs étroitement lié à ce contexte historique : c'est celui qui consiste à rechercher, dans la structure même de la langue, le reflet de la ségrégation sexuelle, de la domination institutionnelle de l'homme. Ces travaux⁴ visent essentiellement à dénoncer, voire à tenter de modifier par une action volontariste, l'emploi d'unités lexicales et syntaxiques considérées comme sexistes, étant supposé que ces unités sexistes ont une influence déterminante sur les comportements et la pensée sexistes : on dénonce ainsi, par exemple, la règle d'accord des adjectifs en français (un seul nom ou pronom masculin suffit pour imposer au pluriel la forme masculine), l'utilisation de *homme* pour désigner à la fois l'individu de sexe masculin et l'humanité, la dissymétrie des genres dans les noms de profession (et les connotations péjoratives liées au terme féminin lorsque les

3. Notamment : Anne-Marie Houdebine, *Les femmes et la langue*, *Tel Quel*, 1977, 74, p. 84-95; Georges Kassai, Quelques observations à propos du langage des femmes, *Actes du II^e Colloque de Linguistique fonctionnelle*, Clermont-Ferrand, 22-25 juillet 1975, p. 75-79; Ann Bodine, Sexocentrisme et recherches linguistiques, in Verena Eibischer et Claire Forel (éd.), *Parlers masculins, parlers féminins ?*, Neuchâtel, Paris, Delachaux & Niestlé, 1983, p. 35-63.

4. Voir, par exemple : Claire Forel, Françaises, Français..., in Verena Eibischer et Claire Forel (éd.), *Parlers masculins, parlers féminins ?*, p. 21-33; Casey Miller et Kate Swift, *Words and Women*, New York, Garden City, Doubleday/Anchor, 1976; Kathleen Connors, *Studies in Feminine Agentives in Selected European Languages*, *Romance Philology*, 1971, 24, p. 573-598.

deux genres existent pour une même profession), etc. Aussi longtemps, cependant, que l'hypothèse whorfienne ne sera pas plus clairement démontrée, on ne peut se rallier au postulat que le changement des catégories grammaticales ou l'abolition des termes péjoratifs utilisés pour parler des femmes puisse provoquer un changement dans les attitudes sexistes.

Le propos ainsi circonscrit à la question de l'utilisation différente que feraient éventuellement de la langue les locuteurs masculins et féminins, voyons quels ont été jusqu'ici les hypothèses, méthodes et résultats les plus significatifs du champ.

VARIANTES OBSERVÉES

Toutes les enquêtes sociolinguistiques menées aux Etats-Unis, en Angleterre, en Amérique du Sud et en France, qui ont analysé les caractéristiques phonétiques et phonologiques du langage d'hommes et de femmes de diverses classes sociales, présentent toutes un point commun remarquable : les femmes produisent des formes linguistiques plus proches du langage normé ou plus prestigieuses que les hommes, ou elles les produisent plus souvent que les hommes; quelle que soit la classe d'appartenance des locutrices, celles-ci se différencient des hommes en ce qu'elles adoptent les caractéristiques phonétiques et/ou phonologiques des sociolectes plus élevés dans la hiérarchie des classes sociales ou plus proches de la variété normée⁵.

Robin Lakoff, quant à elle, pense⁶ qu'il existe plus spécifique-

5. John L. Fischer, Social influences in the choice of a linguistic variant, *Word*, 1958, 14, p. 45-56; Lewis Levine et Harry J. Crockett, Speech variation in a Piedmont community : Postvocalic /r/, in S. Lieberson (ed.), *Explorations in Sociolinguistics*, La Haye, Mouton, 1966; William Labov, *The Social Stratification of English in New York City*, Washington D.C., Center for Applied Linguistics, 1966; Roger W. Shuy, Walter A. Wolfram et William K. Riley, *Linguistic correlates of Social Stratification in Detroit speech*, Cooperative Research Project 6-1347, U.S. Office of Education, 1967; Roger W. Shuy, Sociolinguistic research at the Center for Applied Linguistics : the correlation of language and sex, *Giornale internazionali di Sociolinguistica*, Roma, 15-17 settembre 1969; Peter Trudgill, Sex, covert prestige and linguistic change in the urban British English of Norwich, *Language and Society*, 1972, 1, p. 179-185; William Labov, *Sociolinguistique*, Ed. de Minuit, 1976; Le changement linguistique. Entretien avec William Labov, *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 1983, 46, p. 67-71.

6. Les données sur lesquelles s'appuie Lakoff lui sont essentiellement fournies par introspection : elle examine sa propre parole et celle de son entourage et utilise sa propre intuition pour les analyser (considérant qu'un bon échantillon de données ne peut être recueilli que de manière artificielle, elle estime que, comme source artificielle, sa « méthode » d'observation ne peut être plus mauvaise qu'une quelconque autre méthode artificielle).

ment un *women's language*, un ensemble d'emplois lexicaux, syntaxiques et prosodiques qui différencierait nettement le parler des femmes de celui des hommes⁷. Ces emplois préférentiels révèlent de manière flagrante, pour Lakoff, l'asymétrie des rôles assignés aux deux sexes dans nos sociétés. Les femmes, par exemple, seraient capables d'une discrimination plus précise dans la dénomination des couleurs; certains termes seraient même absents du lexique masculin : *beige*, *écru*, *magenta*, *chartreuse* ne se rencontreraient que dans des énoncés féminins. Cette hypothèse a été largement confirmée depuis, dans des conditions expérimentales d'observation⁸. De plus, on a signalé que cette compétence lexicale particulière aux femmes se développait en fait progressivement entre 6 et 12 ans⁹. Toujours en ce qui concerne le lexique, Nancy F. Conklin¹⁰ a montré une répartition différente, en fonction des sexes, des champs lexicaux maîtrisés¹¹. Enfin, les femmes feraient un usage plus intensif que les hommes des adjectifs « vides de sens » (sans référents précis : *great*, *terrific*) et certains de ceux-ci seraient exclusivement produits par elles : *adorable*, *charming*, *sweet*, *lovely*, etc.¹².

Lakoff pense aussi que les *tag questions*, énoncés se situant à mi-chemin entre un jugement franc et une question, sont plus fréquentes chez les femmes (*John is here, isn't he? vs Is John here?*); dans le même ordre d'idées, elles emploieraient également, davantage que les hommes, des modèles intonatifs propres aux questions dans des contextes déclaratifs ou alors qu'elles répondent affirmativement à une question qui leur est posée. Ruth M. Brend avait, elle aussi, observé, dans un corpus de parole d'hommes et de femmes, une répartition différente selon les sexes de l'emploi des schémas intonatifs en anglais : les hommes produisent préférentiellement des schémas de type délibératif, les femmes des

7. Robin Lakoff, *Language and woman's place*, *Language in Society*, 1973, 1 (2), p. 45-80.

8. Cf. Elaine Rich, Sex related differences in colour vocabulary, *Language and speech*, 1977, 20, p. 404-409; Ronald H. Nowaczyk, Sex-related differences in the color lexicon, *Language and speech*, 1982, 25, p. 257-265; Christine C. Sleight et Philip M. Prinz, Children's color vocabulary, *Language and Speech*, 1982, 25, p. 75-79.

9. Christine C. Sleight et Philip M. Prinz, *Children's color vocabulary*.

10. Nancy F. Conklin, Toward a feminist analysis of linguistic behavior, *The University of Michigan Papers in Women's studies*, 1974, 1, p. 51-73.

11. Comme on peut s'y attendre, les femmes maîtriseraient mieux la terminologie des vêtements, de la cuisine, de l'éducation des enfants; les hommes emploieraient et comprendraient plus aisément le lexique des sports et de la mécanique automobile.

12. Robin Lakoff, *Language and woman's place*, 1973.

schémas de type poli; elles ont aussi l'exclusivité des schémas « demande de confirmation » et « surprise »¹³.

Enfin, Lakoff a avancé que les femmes faisaient plus usage que les hommes de formes polies et superpolies, de précautions oratoires, d'emphases intonatives et d'intensificateurs (*so, very*). L'ensemble des particularités que Lakoff voit dans le langage des femmes¹⁴ lui fait caractériser ce langage par un faisceau de traits révélateurs de la soumission des femmes à leurs interlocuteurs masculins : non-assertivité des énoncés, politesse accentuée des formes, demande continue d'approbation, etc. Faye Crosby et Linda Nyquist¹⁵ tirent les mêmes conclusions après avoir comparé la fréquence d'occurrence d'unités du *women's language* selon Lakoff, dans le langage d'hommes et de femmes en conversation : parler comme une femme, c'est s'attacher aux règles de politesse et de soumission; parler comme un homme, c'est privilégier les règles du discours direct.

Il y aurait donc deux « styles » différents de parole, deux manières sexuellement stéréotypées d'utiliser le code, renvoyant chacune à la position sociale différenciée des deux sexes. Chez les auteurs — fort nombreux au demeurant — qui se sont attachés à analyser (au départ de conversations spontanées ou provoquées dans un cadre expérimental) les comportements dialogiques des deux sexes, on retrouve par ailleurs, à la quasi-unanimité, ces mêmes conclusions. L'observation des conversations révèle l'existence de deux catégories de comportements interactionnels, distinctes selon les sexes¹⁶ — un comportement non assertif, expressif, affectif d'un côté; assertif, instrumental, informationnel de l'autre; d'un côté l'activité, de l'autre la passivité : les hommes

13. Ruth M. Brend, Male-Female intonation patterns in American English, in *Proceedings of the Seventh International Congress of Phonetic Sciences*, The Hague, Mouton, 1972, p. 856-870.

14. Anne-Marie Houdebine signale que des enquêtes sous sa direction ou celles de Kassai font apparaître les mêmes tendances en français (Anne-Marie Houdebine, *Les femmes et la langue*).

15. Faye Crosby et Linda Nyquist, The female register : an empirical study of Lakoff's hypothesis, *Language in Society*, 1977, 6, p. 313-322.

16. Fred L. Strodbeck, Husband-wife interaction over revealed differences, *American Sociological Review*, 1951, 16, p. 468-473; Fred L. Strodbeck et Richard D. Mann, Sex role in jury deliberations, *Sociometry*, 1956, 19, p. 3-11; Fred L. Strodbeck, Rita M. James et Charles Hawkins, Social status in jury deliberations, *American Sociological Review*, 1957, 22, p. 713-719; William F. Soskin et Vera P. John, The study of spontaneous talk, in R. Barker (ed.), *The stream of behavior*, New York, Appleton Century-Crofts, 1963; Phyllis Chesler, Marriage and psychotherapy, in The radical therapist collective (eds), *The radical therapist*, New York, Ballantine, 1971, p. 175-180.

contrôlent les conversations, font le plus d'interventions décisives; les femmes se contentent de les écouter passivement¹⁷ et, lorsqu'elles prennent la parole, se laissent, sans protestation aucune, constamment interrompre par leurs interlocuteurs masculins¹⁸.

On est toutefois gagné par le doute à lire les conclusions et interprétations avancées au départ d'autres résultats qui, contrairement aux attentes, ne révèlent aucune différence significative entre les comportements dialogiques des deux sexes. C'est notamment le cas dans une étude de Lynette Hirschman¹⁹. Celle-ci teste l'hypothèse selon laquelle les femmes manifesteraient plus de comportements « collaboratifs » et les hommes plus de comportements « assertifs » lorsqu'ils sont en interaction verbale. Elle a procédé alors à l'analyse de comportements conversationnels produits dans un cadre expérimental, à l'aide de critères tels que le temps de parole, la longueur et la fréquence des interventions, les interruptions, les précautions oratoires (*I think, I guess*, etc.), les réponses approbatives, l'utilisation de pronoms personnels englobant les autres participants, etc. Hirschman n'observe ainsi aucune différence significative dans les comportements observés, encore moins de catégorisation nette entre comportements « assertifs » ou « collaboratifs » par rapport au sexe du locuteur. En revanche, les hommes manifestent une tendance à utiliser, plus fréquemment que les femmes, des séquences telles que *I think*, considérées d'abord par l'auteur comme la marque d'un comportement « collaboratif ». Hirschman développe alors l'idée que

17. Jessie Bernard, *The sex game*, New York, Atheneum, 1972 ; Don H. Zimmerman et Candace West, Sex roles, interruptions and silences in conversation, in Barrie Thorne et Nancy Henley (eds), *Language and sex : difference and dominance*, Rowley, Newbury House, 1975, p. 105-129; Candace West, Stratégies de la conversation, in Verena Aebischer et Claire Forel (éd.), *Parlers masculins, parlers féminins ?*, p. 141-172.

18. A l'occasion d'une observation que nous avons menée au départ de conversations mixtes spontanées entre familiers, il est apparu que les hommes et les femmes se différenciaient effectivement quant à leurs comportements dialogiques, mais de manière moins contrastée que celle rapportée par ces travaux. Par exemple, dans notre échantillon, les femmes tentaient d'interrompre leurs interlocuteurs masculins autant de fois que ceux-ci essayaient de les interrompre, mais — et c'est là que réside la différence — les locuteurs qu'elles tentent ainsi d'interrompre gardent plus souvent la parole qu'elles-mêmes dans des situations similaires; autrement dit, les femmes *échoient*, plus fréquemment que les hommes, dans leurs tentatives d'interruption (Agnesa Pillon, Hommes actifs et femmes passives : des rôles sexuels aux attitudes et aux conduites interactionnelles, in J. Creten, G. Geerts et K. Jaspaert (eds), *Werk-in-uitvoering. Momentopname van de sociolinguïstiek in België en Nederland*, Leuven-Amersfoort, Acco, 1986, p. 275-288).

19. Lynette Hirschman, Female-male differences in conversational interaction, *Meeting of Linguistic Society of America*, décembre 1973; Lynette Hirschman, Analysis of supportive and assertive behavior in conversations, *Meeting of Linguistic Society of America*, juillet 1974.

I think n'est pas un (bon) indice de mesure de la collaboration et se demande s'il ne faudrait pas plutôt considérer de telles séquences comme des marques de politesse — ce qui, à notre avis, est un faux problème : la politesse elle-même pourrait être considérée comme un comportement collaboratif. De même, la longueur et la fréquence des interventions, variables non significatives ici, ne devraient alors pas être considérées, selon Hirschman, comme liées au contrôle de la conversation.

La question qui se pose alors est de savoir pourquoi Hirschman ne conclut pas tout simplement que, dans la situation observée, les hommes ne se différencient pas des femmes du point de vue des variables interactionnelles étudiées. Comment peut-on expliquer ce refus de signaler que les hommes manifestent, avec une fréquence non négligeable, des comportements attribués, de manière stéréotypée, aux femmes seulement ?

CHOIX DES UNITÉS, VALEUR DES VARIANTES ET STÉRÉOTYPES

Cette volonté, nous dirions quasi inconsciente, de faire ressortir à tout prix des différences conformes aux évaluations subjectives stéréotypées liées au parler des hommes et des femmes²⁰, apparaît en fait en filigrane de bon nombre de travaux sur la question de la variation sexuelle. On observe en effet, de manière assez constante, en relation sans doute avec le contexte historique dans lequel a émergé la problématique langage-sexes (cf. *supra*), un manque de rigueur, ou en tout cas de fondement scientifique, dans le choix des unités linguistiques dont on se propose de voir si elles sont différemment utilisées par les deux sexes²¹.

20. Nous avons en effet été fort frappée de l'extraordinaire convergence entre les résultats des enquêtes et les stéréotypes attachés au parler des deux sexes, tels qu'ils ont été dégagés par Cheri Kramer. Cet auteur a observé qu'à la fois les hommes et les femmes percevaient leur parler comme différent, et le parler féminin comme inefficace (les hommes et les femmes ont, par exemple, attribué le trait de « commérage » au langage des femmes). Le langage féminin est aussi perçu comme correct, mais banal — plaisant mais sans importance. Bref, les femmes sont jugées comme exerçant un contrôle sur les formes linguistiques alors que les hommes exerceraient un contrôle sur la *situation communicative* (Cheri Kramer, *Women's speech : separate but unequal ?*, *Quarterly Journal of Speech*, 1974, 60, p. 14-24; Cheri Kramer, *Perceptions of female and male speech*, *Language and Speech*, 1977, 20 (2), p. 151-161).

21. Précisons que cette remarque ne vaut que pour les travaux, essentiellement anglo-saxons, qui ont étudié la variation sexuelle *de manière isolée et spécifique*. Elle ne concerne donc aucunement les enquêtes sociolinguistiques menées sur le terrain, qui se sont efforcées de rendre compte, sans *a priori*, de la diversité des usages linguistiques par le choix d'informateurs d'âge, d'appartenance sociale, géographique et sexuelle différents. Cf. André Martinet, *La prononciation du français contemporain*, Genève, Librairie

Les recherches sur la variation liée au sexe se sont en effet inscrites, dans les années 70, dans un contexte conceptuel de domination de l'homme et de subordination de la femme. On a ainsi essentiellement cherché, implicitement ou explicitement, à retrouver le reflet de ce rapport de force sexuel dans les productions linguistiques des femmes (on ne l'a pas beaucoup cherché dans les productions linguistiques masculines) ou dans les comportements dialogiques des hommes et des femmes, lorsqu'ils sont en interaction. On s'est donc fixé comme objectif, non pas de décrire les pratiques linguistiques et dialogiques des hommes et des femmes, mais bien de rechercher, reflétant par là une vision mécaniste des rapports entre langue et société, les différences qui *devaient* exister entre ces pratiques. Pour relever ces différences, on a alors isolé un petit nombre d'unités linguistiques dont on pensait qu'elles étaient caractéristiques du parler féminin et on a corrélé leur présence dans les productions des femmes avec la position sociopolitique inférieure qu'elles occupent. Du même coup, on attribue alors aux variantes linguistiques féminines les valeurs que l'on attribue, de manière stéréotypée, aux femmes elles-mêmes : les variantes féminines sont ainsi taxées de véhiculer leur passivité, leur infériorité ; les variantes masculines deviennent, elles, synonymes d'activité et de pouvoir.

Il n'est d'ailleurs pas rare de constater qu'une même caractéristique est interprétée d'une manière si elle est observée chez un homme et d'une autre si elle est observée chez une femme. Par exemple, si une femme formule essentiellement ses énoncés sous forme de questions, on en déduit que son comportement conversationnel est non assertif²² ; ailleurs, on considère comme significatif de la directivité de l'homme et de la passivité de la femme le fait que celle-ci se contente de répondre aux questions posées par l'homme²³.

Droz, 1971 ; Guiti Deyhime, Enquête sur la phonologie du français contemporain, *La Linguistique*, 1967, fasc. 1, p. 97-108, et fasc. 2, p. 57-84 ; Ruth Reichstein, Etude des variations sociales et géographiques des faits linguistiques, *Word*, 1960, 16/1, p. 55-99 ; Marianne Schoch et Nina de Spengler, Structure rigoureuse et structure lâche en phonologie, *La Linguistique*, 1980, 16/1, p. 105-117 ; Anne-Marie Houdebine, Sur les traces de l'imaginaire linguistique, in Verena Aebischer et Claire Forel (éd.), *Parlers masculins, parlers féminins ?*, p. 105-139 ; *Langue française*, n° 60, 1973, « Phonologie des usages du français » (sous la direction d'Henriette Walter).

22. William F. Soskin et Vera P. John, *The study of spontaneous talk*.

23. Howard M. Rosenfeld, Approval-seeking and approval-inducing functions of verbal and nonverbal responses in the dyad, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1966, 4, p. 597-605.

Il semble ainsi que, le plus souvent, ce qui a guidé l'interprétation des résultats, c'est moins le souci de rigueur scientifique que les attitudes subjectives dominantes à l'égard des variantes féminines et masculines, elles-mêmes déterminées par les attitudes sociales dominantes à l'endroit des utilisateurs de ces variantes : si on considère les formes linguistiques préférentiellement utilisées par les femmes comme des formes « faibles », « incertaines », ce n'est pas que ces formes se caractérisent *intrinsèquement* par la faiblesse ou l'incertitude, mais c'est bien plutôt parce que les femmes renvoient toutes, quels que soient par ailleurs leurs comportements réels, à une catégorie socialement étiquetée « sexe faible » (ce type de déplacement peut d'ailleurs expliquer, au moins partiellement, l'extraordinaire convergence des résultats avec les stéréotypes les plus éculés attachés au langage des femmes, en relation avec les stéréotypes sur la « nature féminine »). On peut donc se demander s'il est tout à fait justifié de considérer l'utilisation des adjectifs sans référents précis comme la marque d'un langage non assertif, « révélant un manque d'assurance »²⁴; on peut se demander aussi si la présence quantitativement supérieure de certaines unités dans les productions féminines permet, à elle seule, de conclure à la non-assertivité du langage des femmes et, corollairement, si la présence inférieure de ces unités dans les productions masculines justifie qu'on qualifie d'assertif le langage des hommes. Peut-être existe-t-il, en fait, d'autres unités linguistiques, d'autres comportements dialogiques — non considérés jusqu'ici, qui infirmeraient de telles interprétations. En réalité, on manque cruciallement d'études *systématiques*, prenant en compte la *globalité* des pratiques linguistiques au lieu du petit nombre d'unités qu'on s'est trop souvent contenté de relier à une idée *a priori* sur le sens des différences éventuelles.

DES VARIABLES NÉGLIGÉES

Toutefois, la faiblesse majeure des travaux que nous envisageons ici réside sans doute dans l'absence de prise en compte — dans le choix des hypothèses de recherche comme dans l'interprétation des résultats — des multiples variables qui peuvent

24. Robin Lakoff, *Language and woman's place*, 1973.

interférer avec le sexe dans l'utilisation différentielle des variantes étudiées²⁵. Il n'est pas interdit de penser, en effet, que la variable sexe puisse agir différemment suivant l'âge, le statut, la classe sociale, le rôle, ou en tout cas en interférence avec de telles variables, pour produire des comportements plus diversifiés que ceux que l'on a observés jusqu'ici. Dans le même sens, il pourrait se révéler opportun et intéressant d'examiner si le type d'interaction — longue vs brève, formelle vs informelle, spontanée vs provoquée, etc. — a ou non une incidence sur la nature et l'importance des différenciations éventuelles²⁶.

Ainsi, la plupart des travaux réalisés dans des conditions expérimentales n'ont pas tenu compte de la spécificité de cette situation : le plus souvent, les résultats dégagés ont été, au moins implicitement, généralisés à l'ensemble des situations de communication. Or, on sait, depuis les études de William Labov²⁷, que les femmes — davantage que les hommes — ont tendance, dans les situations formelles et donc aussi sans doute dans les situations expérimentales²⁸, à modifier leurs pratiques linguistiques en fonction des attentes dominantes. Ne le saurait-on même pas qu'il y aurait quelque abus à généraliser les résultats obtenus de cette manière. Le rôle que l'on assume à un moment donné, pour considérer cet autre facteur, peut aussi estomper les différences entre les sexes ou, au contraire, les accentuer : le comportement linguistique des hommes et des femmes à leur travail peut être identique, mais la même personne peut adopter des pratiques linguistiques différentes lorsqu'elle assume un autre rôle et, de

25. La théorie sociolinguistique a pourtant, dès le départ, intégré dans sa réflexion la question de l'interférence des multiples facteurs (sociaux et situationnels) liés à la diversité des comportements linguistiques. Voir, par exemple : Dell Hymes, On the origins and foundations of inequality among speakers, *Daedalus*, 1973, 102, p. 59-86; John J. Gumperz et Dell Hymes (eds), The ethnography of communication, *American Anthropologist*, 1964, 66/6; Joshua A. Fishman, Who speaks what language to whom and when, *La Linguistique*, 1965/2, p. 67-88; Mortéza Mahmoudian, Structure linguistique : problèmes de la constance et des variations, *La Linguistique*, 1980/1, p. 5-36; Anne-Marie Houdebine, Pour une linguistique synchronique dynamique, *La Linguistique*, 1985, p. 7-36.

26. Pour Cheri Kramer, les opinions et les attitudes stéréotypées des participants sur le parler féminin et masculin ont une influence considérable sur leur comportement linguistique et dialogique à l'occasion d'interactions initiales. Dans ce type d'échanges, les interlocuteurs recouraient aux stéréotypes dominants pour tenter de dépasser l'incertitude et les difficultés liées à la non-familiarité de la situation (Cheri Kramer, *Perceptions of female and male speech*).

27. William Labov, *Sociolinguistique*.

28. L'observation de Labov reste bien entendu à confirmer pour ce qui concerne les situations expérimentales, de même d'ailleurs que pour d'autres communautés linguistiques.

manière plus frappante encore, lorsque la situation d'interaction lui assigne un rôle sexuellement défini. Enfin, on peut s'attendre à des différences non négligeables dans le parler des femmes en fonction de la classe sociale à laquelle elles appartiennent : ce qui est considéré comme grossier et masculin dans un groupe peut être accepté et utilisé dans un autre groupe social sans risque de stigmatisation, ou encore peut relever d'un comportement adapté dans un sous-groupe plus particulier (milieux du spectacle, jeunes punks, clubs sportifs, étudiants...).

On a vu par exemple que, placés dans une situation de demande d'information (dans un centre d'informations municipale), des hommes et des femmes utilisaient *avec la même fréquence* les formes du *women's language* selon Lakoff; en revanche, ces formes sont apparues avec des fréquences différentes dans les énoncés des demandeurs et des informateurs. Dans une autre situation, où la nature des demandes impliquait de plus longues interventions, les mêmes auteurs ont alors observé, toujours pour ces mêmes formes, des pratiques différentes en fonction du sexe du demandeur²⁹. Susan Zimin³⁰ a, quant à elle, testé expérimentalement le degré de politesse manifesté par des hommes et des femmes dans une situation qui consistait à exécuter, sous forme de jeux de rôles, des actes langagiers donnés (requêtes et excuses), en faisant varier le sexe de l'interlocuteur. Elle a ainsi observé que la variable la plus significative était *la situation* : le degré de politesse et de déférence des énoncés croît en fonction du degré d'obligation du locuteur envers son interlocuteur, c'est-à-dire que moins il y a de probabilité, pour le locuteur, d'être satisfait dans sa démarche, plus son énoncé sera poli. Le sexe de *l'interlocuteur* était aussi une variable significative : les sujets étaient plus déférents vis-à-vis des femmes que des hommes.

DES CORRÉLATIONS MAL INTERPRÉTÉES

Avant de conclure, nous insisterons sur un écueil bien connu, certes, mais que les travaux sur la variation sexuelle n'ont pas toujours évité : celui d'inférer une relation de cause à effet au

29. Faye Crosby et Linda Nyquist, *The female register*.

30. Susan Zimin, Sex and politeness : factors in first-and-second language use, *International Journal of Sociology of Language*, 1981, 27, p. 37-58.

départ d'une corrélation entre deux ordres de faits. Nous illustrerons ce propos à l'aide de deux exemples.

En premier lieu, on a dit et redit que les femmes avaient une attitude puriste et hypercorrective à l'égard de la langue; que leur tendance à utiliser les formes normées devait se comprendre en référence à leur position subordonnée dans la société d'une part, et à la répartition des rôles sexuels, d'autre part (la contraignant à adopter un langage « distingué »). A la lumière de récentes analyses³¹, il semblerait plutôt que la tendance à l'hypercorrection soit une caractéristique comportementale de tous les sujets en position de mobilité sociale. Les individus qui s'élèvent, ou qui désirent (consciemment ou inconsciemment) s'élever dans la hiérarchie sociale, adoptent généralement une prononciation normée, ou plutôt la prononciation normée *telle qu'ils se l'imaginent* : il s'agit pour eux de ne pas être repérés comme membres d'un groupe dévalorisé, donc d'en perdre les indices³². Si les femmes, plus que les hommes, de même que les classes moyennes, davantage que les autres classes, ont une disposition socialement acquise à se conformer aux normes linguistiques dominantes, il faut savoir qu'il s'agit là d'une attitude commune à tous les individus, hommes ou femmes, en position d'ascension sociale. Tout porte donc à croire que ce n'est pas la variable « sexe » qui détermine la relation observée « femme - hypercorrection » mais bien la variable « mobilité sociale ».

La relation causale que William M. O'Barr et Bowman K. Atkins³³ établissent entre deux variables liées semble également abusive. Ils ont relevé dans le discours d'hommes et de femmes témoignant auprès d'un tribunal les occurrences des variantes féminines selon Lakoff. Ils ont ainsi observé une fréquence élevée de ces formes dans les productions des femmes *et* des hommes de statut socio-économique peu élevé et, au contraire, une fréquence très faible, voire nulle, des mêmes unités dans le discours des femmes *et* des hommes dont le statut socio-économique était supérieur. Les auteurs concluent alors que les formes linguistiques

31. Voir notamment : *Le changement linguistique. Entretien avec William Labov*, et Anne-Marie Houdebine, *Sur les traces de l'imaginaire linguistique*.

32. Ils sont d'ailleurs aussi plus sensibles que les autres locuteurs à ces repères, qu'ils évaluent eux-mêmes comme péjoratifs.

33. William M. O'Barr et Bowman K. Atkins, *Women's language or Powerless language?*, in Sally McConnel-Ginet, Ruth Borker et Nelly Furman (eds), *Women and Language in Literature and Society*, New York, Praeger, 1980, p. 93-110.

considérées par Lakoff comme typiques du parler féminin devraient plutôt être considérées comme des formes caractéristiques du parler des locuteurs de statut socio-économique peu élevé et proposent ainsi de rebaptiser le *women's language* par *powerless language*. Il nous semble que l'on infère ainsi une relation de cause à effet entre deux phénomènes, de manière un peu hâtive : la variable réellement causale (mais il faudrait le vérifier) n'est peut-être pas tant, de manière directe, le statut social des sujets — si tel était le cas, on devrait s'attendre à ce que les locuteurs des milieux populaires adoptent, de manière automatique, le *powerless language* dans toutes les situations! — qu'une relation différente à l'Autorité (ici, la justice) suivant l'appartenance sociale.

Pour conclure

La conclusion essentielle que nous voudrions tirer de l'ensemble de ces remarques, nous la formulerons sous la forme d'une question : est-il réellement intéressant de chercher si les hommes et les femmes parlent ou non de la même manière ? Ne trouvera-t-on pas toujours, tant que les hypothèses de travail resteront posées en ces termes, des exemples de productions montrant qu'ils parlent et conversent effectivement de manière différente et des contre-exemples faisant apparaître que leurs pratiques linguistiques et conversationnelles ne diffèrent pas ou fort peu ? Paradoxalement, il nous semble en effet qu'une perspective susceptible de nous éclairer sur la relation réelle, et non imaginaire/légitime, qu'entretiennent le langage et le sexe du locuteur, consisterait peut-être à ne plus étudier la variation sexuelle en tant que telle, à ne plus isoler cette variation des autres paramètres de différenciation, car cet isolement risque fort, à notre avis, de ne déboucher que sur une longue collection, plus ou moins hétérogène, d'observations plus ou moins indépendantes l'une de l'autre.

Plus spécifiquement, il s'agirait alors, non plus de se concentrer sur les caractéristiques du langage des femmes, pas plus que sur les différences de pratiques linguistiques entre les hommes et les femmes, mais plutôt et avant tout d'observer *en quoi*, dans *quelles circonstances* et dans *quelle mesure*, les hommes et les femmes *se différencient et ne se différencient pas* quant à leurs comportements linguistiques et dialogiques. Rechercher à la fois les similitudes

et les différences, à travers la diversité des situations de communication dans lesquelles et par lesquelles le langage est produit, revient à tenter d'englober la problématique de la variation sexuelle dans celle, plus large, des conditions d'émergence de la variation. En d'autres termes, l'objectif serait de repérer, dans la complexité du tissu sociolinguistique, les mécanismes par lesquels interfèrent et s'entremêlent les divers paramètres de différenciation possibles. Cette approche se devrait aussi de prendre en compte les représentations dominantes de la femme et de son langage, de l'homme et de son langage, ainsi que les fonctions et effets de ces représentations sur la structuration micro- et macro-sociologique des échanges.

*Place Warocqué 17,
B-7000 Mons*